

Le naufrage de la patrie, de la nature et des êtres humains (Das Werden im Vergehen)

Friedrich Hölderlin

vers 1800

Le commencement dans le périssement

Le naufrage de la patrie, de la nature et des êtres humains[1], dans la mesure où ils sont pris dans une relation de réciprocité spécifique[2], constituant un monde spécifique devenu idéal, une connexion spécifique des choses, et où c'est en cela qu'ils se dissolvent, tout cela pour que ce monde, et aussi que la génération qui restera, et les forces naturelles qui resteront et qui sont l'autre principe, le principe réel, voient la formation d'une nouvelle interaction, tout aussi spécifique, de la même manière que ce naufrage était issu d'un monde pur, mais spécifique.

Car le monde de tous les mondes, le « tout »[3] à l'intérieur de toutes choses, qui est toujours, ne se donne à voir, de tout temps, que dans le naufrage, ou bien lors de ce moment (ou plutôt, pour le dire d'un point de vue qui soit davantage celui d'une genèse, lorsqu'advient ce moment) qui est le commencement du temps et du monde; et ce naufrage et ce commencement est, comme la langue, expression, signe, représentation d'un tout vivant mais spécifique, qui à son tour devient justement tel par ses interactions, à savoir qu'en lui, comme dans la langue, d'un côté on ne semble pas trouver grand-chose qui soit doté d'une existence vivante, voire rien, tandis que de l'autre, on trouve l'intégralité de ce qui en est doté. Dans ce qui est doté d'une existence vivante prévaut un type de relation, un type de matière; quand bien même tous les autres types peuvent y être devinés, dans ce qui est transitoire, c'est la possibilité de l'ensemble des relations qui prévaut, mais le type spécifique doit en être extrait, créé, pour que, de cette infinité, sorte l'effet fini.

Ce naufrage ou passage de la patrie (en ce sens)[4] se ressent[5] dans les membres du monde existant, de telle façon qu'au même moment et au même degré où se dissout l'existant, on ressent ce qui se trouve en phase d'éclosion, encore juvénile, de l'ordre du possible. Car comment pourrait-on avoir une sensation de la dissolution s'il n'y avait pas d'union? Si, donc, il doit y avoir une sensation de ce qui existe justement dans sa dissolution, et si cette sensation a bien lieu, alors il en faut une aussi de ce qui n'est *ni épuisé ni épuisable*, qui se trouve dans les *relations* et les *forces*, et il faut que la première sensation, celle de la dissolution, se fasse par le prisme de la seconde plutôt que l'inverse, car

le rien ne produit que le rien, et ceci, quand on en prend la mesure, signifie que ce qui va vers la négation, dans la mesure où il sort de la réalité effective[6] et n'est pas encore devenu un possible, est privé d'efficience.

Mais le *possible* qui entre dans le domaine de la *réalité effective* par cela même que la réalité effective se dissout, lui, est doté d'une efficience, et son effet est à la fois la sensation de la dissolution et le souvenir de ce qui est dissous.

D'où ce qu'il y a de totalement original dans toute langue authentiquement tragique, ce qu'elle a d'incessamment créateur... la naissance de l'individuel à partir de l'infini, et la naissance de l'infini fini ou de l'éternel individuel à partir des deux précédents, le fait de comprendre, de faire vivre, non ce qui est devenu incompréhensible, malheureux, mais ce qui est incompréhensible, ce qui est malheureux dans la dissolution, la lutte de la mort elle-même, au moyen de ce qui est harmonieux, concevable, vivant. Ce qui s'exprime ici n'est pas la première douleur du processus de dissolution, douleur brute, qui, dans sa profondeur, est *encore trop* inconnue pour qui la ressent et l'observe; dans cette douleur, ce qui vient nouvellement naître et relève de l'idée est indéterminé, est davantage un objet de peur, là où en revanche, la dissolution elle-même, en tant que telle, *semble* plus réellement être quelque chose d'existant[7], et où le réel, ou bien ce qui est en cours de dissolution dans l'état entre l'être et le non-être, est inclus dans l'ordre du nécessaire.

La vie nouvelle est maintenant un fait, celle qui devait se dissoudre et s'est dissoute est possible (idéalement *ancienne*), et la dissolution est nécessaire et porte son caractère distinctif, entre l'être et le non-être. Mais dans l'état entre l'être et le non-être, ce qui est possible devient partout réel, et ce qui est factuel, idéal, et ceci, dans l'imitation artistique libre, est un rêve terrifiant mais divin. La dissolution, donc, prise comme quelque chose de nécessaire, considérée du point de vue du souvenir idéal, devient en tant que telle l'objet idéal de la vie nouvellement déployée, un coup d'oeil rétrospectif sur le chemin qu'il a fallu parcourir, du début de la dissolution jusqu'au stade où la vie nouvelle permet qu'advienne un souvenir de ce qui s'est dissout, et où celui-ci à son tour, en tant qu'explication et qu'union du hiatus et du contraste qui survient entre le nouveau et le révolu, permet qu'advienne le souvenir de la dissolution. Cette dissolution idéale est dépourvue de peur. Le point de départ et d'arrivée en est déjà fixé, trouvé, assuré, pour cette raison cette dissolution est aussi plus sûre, plus irrésistible, plus courageuse, et ainsi elle se présente comme ce qu'elle est bel et bien, un acte de reproduction par lequel la vie parcourt tous ses points et, pour en accumuler la somme intégrale, ne s'attarde sur aucun, se dissolvant sur chacun pour mieux se construire sur le suivant; à ceci près que la dissolution devient plus idéale au fur et à mesure qu'elle s'éloigne de son terme initial, tandis que la construction devient plus réelle exactement au même rythme, jusqu'au moment où la somme de ces sensations de périssement et de naissance parcourues jusqu'à l'infini produit un plein sentiment de vie, et qu'apparaisse par là dans la mémoire (par le caractère de nécessité que porte un objet dans son état le plus parfait) ce qui seul avait été exclu, ce qui s'était d'abord dissous, et une fois que ce souvenir de ce qui fut dissous, qui est individuel, est uni au sentiment vital infini par le souvenir de la dissolution et que le hiatus entre ces deux termes est comblé, alors cette union et cette comparaison du singulier révolu et

du présent infini fait advenir le véritable nouvel état, l'étape suivante, qui doit succéder à ce qui est révolu.

Ainsi, dans le souvenir de la dissolution, celle-ci, forte du fait que ses deux termes soient maintenant fixés, devient pleinement l'acte courageux, irrésistible et assuré qu'elle est vraiment.

Mais cette dissolution idéale se distingue également de la dissolution factuelle dans la mesure où, considérant à nouveau qu'elle part du présent infini pour aller vers le révolu fini, (i) pour tout point de cette même dissolution-production, (ii) un point, au moment de sa dissolution-production, est infiniment plus intriqué avec chacun des autres (iii) et tout point au moment de sa dissolution-production est également infiniment plus intriqué avec le sentiment total de la dissolution-production, si bien que tout s'amalgame, se touche et se rejoint plus infiniment dans la douleur et la joie, la discorde et la paix, le mouvement et le repos, la forme et la non-forme, et qu'au lieu d'un feu terrestre, c'est un feu céleste agit.

Enfin, à nouveau parce que la dissolution idéale part, à rebours, du présent infini pour aller vers le révolu fini, la dissolution idéale se distingue de la dissolution factuelle dans la mesure où elle peut être définie de façon plus continue, où elle n'est pas amenée, par agitation angoissée, à rabattre plusieurs points essentiels de la dissolution-production en un seul ; ni non plus à se détourner, par angoisse, vers des choses inessentiels, préjudiciables à la dissolution redoutée et donc aussi à la production, et par conséquent mortelles ; ni non plus, dans son angoisse unilatérale, à se restreindre à un point de la dissolution-production pour s'y cantonner jusqu'au bout, c'est-à-dire en réalité jusqu'à la mort. Bien au contraire, elle suit le chemin précis, droit et libre qui est le sien ; en chaque point de la dissolution-production, elle est pleinement ce qu'elle peut être en lui et seulement en lui, et par là-même véritablement individuelle, en outre, elle ne génère bien sûr en ce point rien qui n'y soit à sa place, rien qui divertisse, rien qui ne soit insignifiant en soi ou à cet endroit, mais libre et entière, elle parcourt le point individuel dans toutes ses relations avec les autres points de la dissolution-production situés après les deux premiers points *capables* de dissolution-production, à savoir les contraires que sont le nouveau infini[8] et l'ancien fini, le total réel et le particulier idéal[9].

Enfin, la dissolution idéale se distingue de celle qu'on dit factuelle (parce que celle-ci, à l'inverse, va de l'infini vers le fini *après être d'abord allée du fini vers l'infini*) dans la mesure où la dissolution, par ignorance de son point d'arrivée comme de départ, apparemment nécessairement comme rien d'autre qu'un néant réel, si bien que n'importe quelle chose existante, c'est-à-dire n'importe quelle entité spécifique, semble être tout[10], et qu'on voit apparaître un idéalisme sensualiste, un épicurisme tel qu'il est représenté fort justement par Horace, pour qui un tel point de vue était sans doute une nécessité absolument dramatique, dans son *Prudens futuri temporis exitum* etc[11] – donc, pour finir, la dissolution idéale se distingue de celle qu'on dit factuelle dans la mesure où celle-ci semble être un néant réel, tandis que celle-là, parce qu'elle est une transition de l'individuel réel vers le réel infini[12], et du réel infini vers l'idéal individuel, gagne en consistance et en harmonie très exactement à mesure qu'elle est pensée comme passage d'un existant à un existant, de la même manière que l'existant

gagne en esprit très exactement à mesure qu'il est pensé comme né de ce passage ou comme naissant à ce passage, si bien que la dissolution de l'individuel idéal n'apparaît pas comme une disparition ou une mort, mais comme une éclosion à la vie, une croissance, et que la dissolution du nouveau infini n'apparaît pas comme de la violence destructrice, mais comme de l'amour, et ces deux dissolutions ensemble, comme un acte créateur (transcendental) dont l'essence est d'unir de l'individuel idéal et de l'infini réel, dont le produit, par conséquent, est l'individuel idéal uni à l'infini réel, en quoi le réel infini acquiert la forme de l'idéal individuel tandis que celui-ci acquiert la vie du réel infini, si bien qu'ils s'unissent tous deux dans un état mythique où, en même temps que l'opposition du réel infini et de l'idéal fini, c'est aussi le passage qui arrive à son terme, si bien que celui-ci retrouve en repos ce que ceux-là ont gagné en vie; un état qui ne doit pas être confondu avec le réel infini de la poésie lyrique, de même qu'au moment de sa naissance durant le passage, il ne doit pas être confondu avec l'idéal individuel susceptible d'être représenté dans un récit, car dans les deux cas, il unit la spiritualité de l'un avec la nature tangible, accessible aux sens, de l'autre. Dans les deux cas, cet état est tragique, c'est-à-dire que dans les deux cas il unit du réel infini avec de l'idéal fini, et ces deux cas ne se distinguent que par le degré, car durant le passage aussi, l'esprit et le signe, en d'autres termes, la matière du passage vis-à-vis du passage lui-même et le passage vis-à-vis de sa propre matière (le transcendantal vis-à-vis de l'isolé), sont comme des organes animés vis-à-vis de l'âme animant ces organes : ils ne font qu'un dans leur antagonisme harmonieux. Cette union tragique du nouveau infini et de l'ancien fini permet le développement d'un individuel nouveau car le nouveau infini, grâce au fait qu'il prend la forme de l'ancien fini, s'individualise désormais dans une forme propre.

L'individuel nouveau cherche maintenant à s'isoler et à se détacher de l'infini dans la mesure précise où, en adoptant le second point de vue, ce qui est isolé, l'ancien individuel, cherche à se généraliser et à se dissoudre dans le sentiment infini de l'existence. *Le moment où s'achève la période du nouveau individuel se trouve là où le nouveau infini se comporte vis-à-vis de l'ancien individuel comme puissance de dissolution, comme puissance inconnue, de même que dans la période précédente le nouveau se comportait comme une puissance inconnue vis-à-vis du nouveau infini, et ces deux périodes sont opposées, la première en tant que domination de l'individuel sur l'infini, du singulier sur le tout, opposée à la deuxième prise comme domination de l'infini sur l'individuel, du tout sur le singulier. La fin de cette deuxième période et le début de la troisième se trouve au moment où le nouveau infini, pris comme sentiment de l'existence (comme Moi) se positionne vis-à-vis de l'ancien individuel comme objet (comme Non-Moi) - - -*

Après ces oppositions, union tragique des caractères, après celle-ci, oppositions entre les caractères et ce qui est réciproque, et inversement. Après celles-ci, l'union tragique des deux -

Notes sur la traduction

Traduit à Bordeaux, 12-20 mars 2020, P.-Y. Modicom.

[Titre] Le fragment est intitulé *Das Werden im Vergehen* : *Werden* : devenir, advenir ; *Vergehen* : mourir, disparaître. Le titre est la seule occurrence de *vergehen* dans le fragment. *Werden* n'y est pas non plus terminologisé. Le titre peut donc être traduit avec beaucoup de latitude.

[1] Cette première phrase n'a pas de verbe principal et se présente comme un vaste groupe nominal. Littéralement, il est dit : "la patrie qui sombre, (la) nature et (les) humains" (*das untergehende Vaterland, Natur und Menschen*). L'absence d'article devant *Natur* et *Menschen*, mais aussi la suite du texte, incitent à considérer que *Vaterland, Natur und Menschen* forme un bloc, introduit par le neutre *das*, et pour lequel le participe *untergehend* ("sombrent") est en facteur commun.

[2] *Spécifique* rendra ici *besondere*. Le texte est marqué par une circulation importante entre *besondere* et *individuell* (qu'on traduit par *individuel*), plus rarement *einzel* (qu'on rend par *singulier*) et une fois *partikular* (*particulier*, qui sera signalé en note 9). Les termes sont largement empruntés au vocabulaire de la logique de l'époque (kantienne par exemple). Quant à savoir si Hölderlin les oppose consciemment et en quoi, c'est une question sur laquelle on ne se prononcera pas ici. Notamment, *besondere* et *einzel*, bien opposés dans les terminologies logiques de l'époque (cf. table des catégories chez Kant), ne semblent pas en concurrence frontale dans ce texte. Néanmoins, l'emploi de l'un ou de l'autre varie beaucoup selon le paragraphe, et *individuell* semble être pensé d'abord comme antagoniste à *unendlich* (infini).

[3] *Das Alles in Allen*. *All* veut dire "tout" au sens de toutes choses, tout ce qui est. Il peut aussi s'employer au neutre singulier avec cette acception. Cette totalité quantitative s'oppose à celle, plus associée à l'idée de complétude et de solidarité interne (holisme), que porte *ganz*. Sauf pour la mention contraire en note 10, *tout*, *totalité* traduira des mots formés sur *ganz*, plus nombreux dans le texte.

[4] *Dieser Untergang oder Übergang* : littéralement, "ce passage en bas ou ce passage en haut", mais *untergehen* s'emploie spécifiquement au sens de "couler, sombrer", avec des valeurs figurées équivalentes à celles du français, et le *über* de *übergehen* fait partie des calques du latin (à la fois *trans* et *super*) et de ses héritiers romans, et signifie en fait "par-dessus, au-delà". *Übergang* est en fait une "transition", mais pour des raisons de traduction, on a réservé ce terme à un emploi de *Werden* (nominalisation du verbe "devenir") dans une construction particulière plus bas (note 12). En outre, la description de l'*Übergang* dans ce fragment est fondée sur l'idée d'un parcours, d'un balayage d'une suite de points, intellectuellement réversible qui plus est, à laquelle *passage* me paraît rendre au moins autant justice que ne le ferait *transition*, plus centré sur l'opposition du terme initial et du terme final.

[5] Très littéralement : *fühlt sich*. Le passage est sous-tendu par une dualité entre (*sich*) *fühlen* (même racine que *Gefühl*, à la fois les sens et le "sentiment") et *empfinden* (sensation mais aussi sensibilité). A toutes fins utiles et pour respecter cette dualité, on a forcé ici une opposition entre *sensation* et *ressentir* :

sensation rend les mots formés sur la racine d'*empfinden*, *ressentir*, ceux sur la racine *fühl*-.

[6] *Réalité effective : Wirklichkeit*. Comme dans la note 2, on entre ici dans un domaine où le vocabulaire du texte est caractérisé par des alternances importantes dont les enjeux ne sont pas explicités : *real* et *wirklich* d'un côté, *ideal* et *idealisch* de l'autre. Dans le jeu du texte, *wirklich* semble s'opposer à *idealisch*, et *real* à *ideal*. Le rapport entre *ideal* et *idealisch*, ou entre *real* et *wirklich*, n'est pas explicité dans ce fragment. Là encore sans préjuger de la pertinence terminologique de ces oppositions, on a donc rendu *real* par *réel*, *ideal* par *idéel*, *wirklich* par *factuel* (mais *Wirklichkeit* par *réalité effective*, car *réalité factuelle* pourrait occasionner des contresens : il ne s'agit pas de dire que le monde des faits se dissout au profit de faux-semblants...) et enfin *idealisch* par *idéel*.

[7] *Là où en revanche, la dissolution elle-même, en tant que telle, semble plus réellement être quelque chose d'existant : da hingegen die Auflösung an sich, ein Bestehendes selber wirklicher scheint*. La construction de la phrase prête à discussion. Je comprends *ein Bestehendes*, "quelque chose d'existant", comme l'attribut du sujet. *Wirklicher*, ici, est alors un adverbe modal, non terminologisé (par opposition aux emplois décrits dans la note 6), qu'on traduira par *plus réellement*. Le comparatif peut surprendre et de ce fait appeler une autre interprétation, qui va contre la ponctuation il est vrai assez erratique de Hölderlin, et me semble plus hasardeuse : *là où en revanche, la dissolution en soi, chose existante, semble elle-même plus effective*.

[8] *Le nouveau infini : das Unendlichneue*. Ce passage se caractérise par une accumulation d'adjectifs composés eux-mêmes substantivés. Ces adjectifs composés ne sont pas simplement additifs comme le serait *aigre-doux*, ils sont déterminatifs, comme *bleu clair*. Leur traduction impose donc l'inversion systématique en français, elle implique aussi de prendre l'adjectif déterminé (ici *neu*, "nouveau") comme base nominale (*le nouveau*) qui sera ensuite qualifiée par un adjectif postposé : *le nouveau infini*, par opposition à *l'ancien fini*. Il me semble que cette syntaxe, en français, provoque la neutralisation de la liaison : *le nouveau infini*, c'est-à-dire "le nouveau qui est infini", et non *le nouvel infini*, qui devrait être interprété comme "l'infini d'un type nouveau" puisque *nouveau/nouvel(le)* est fréquemment antéposé au nom.

[9] *Particulier idéal : Idealpartikular* (voir note 2).

[10] Alles (voir note 3).

[11] *Prudens futuri temporis exitum / caliginosa nocte premit deus / ridetque, si mortalis ultra / fas trepidat*. Prudent, le dieu recouvre la voie du futur sous une nuit ténébreuse et il rit si un mortel risque le pied au-delà du seuil autorisé. Horace, *Odes*, III, 29.

[12] *Parce qu'elle est une transition de l'individuel réel vers le réel infini : weil sie ein Werden des Idealindividuellen zum Unendlichrealen*. Littéralement "elle est un devenir un réel infini de l'individuel idéel" (*werden zu* : devenir quelque chose).